

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°50 – avril-mai 2014

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

NUMÉRO SPÉCIAL

À raison de six livraisons annuelles, la *Lettre* « Novalis » atteint son cinquantième numéro.

La ligne éditoriale, adoptée en 2006, a été maintenue au fil des années : « *NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède* », écrivions-nous. De même l'intention de départ a-t-elle été conservée : « *Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand* ». Deux années plus tard, la *Lettre* s'est augmentée du projet **NOVALIS 2008** : *Réception de Novalis en France*, dont l'ambition est de mettre à disposition les traductions et les principales études consacrés à l'œuvre de Novalis depuis 1828, date de son introduction en France, jusqu'en 1924. Parallèlement, depuis le numéro 30, des *Suppléments* à la *Lettre* ont été publiés en ligne¹. En 2012, enfin, les textes de la rubrique « Novalis et l'initiation » ont été réunis en un volume².

Malgré les traductions récentes de Laurent Margantin et d'Olivier Schefer, nous gardons fidélité aux traductions de Gustave Roud et d'Armel Guerne, qui sont œuvres de poètes, d'Armel Guerne surtout pour qui « *il est incontestable que l'œuvre de Novalis avait quant à elle, intérieurement, sa raison d'être en français (et non pas seulement comme un échantillon d'une chose étrangère)*. » Ce qui justifie d'autant l'existence du projet **NOVALIS 2008**.

Si la *Lettre* « Novalis » constitue une source documentaire pour les lecteurs, en France, du poète romantique allemand, elle se veut aussi un lien entre les admirateurs francophones de Novalis (et nous savons qu'ils sont nombreux, de générations différentes et de plusieurs nationalités). Elle est, enfin, une invitation à interpréter son œuvre en un sens initiatique et sa vie même comme celle d'un maître spirituel. Cet aspect concerne les *disciples* francophones de Novalis. Au lecteur de ce numéro spécial, il est indispensable, en effet, de garder présent à l'esprit que cette publication reste inspirée par une expérimentation *initiastique* de l'œuvre de Novalis.

Lecteurs, admirateurs et disciples de Novalis sont par conséquent, chacun à un titre différent, les destinataires de cette *Lettre* bimestrielle. Elle leur est dédiée.

Jean Moncelon

¹ Rappelons que l'ensemble des 50 numéros de la *Lettre* sont disponibles sur le site : <http://novalis.moncelon.com>.

² Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.



Novalis, copie d'Ekkehard Koch, 1981,
d'après l'original de Franz Gareis (1775-1803).

Son visage est admirable,
il est entré dans nos vies
comme en un songe,
à l'âge de l'adolescence.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Ses lectures, ses conversations avec ses amis, peu à peu se décantent. Frédéric Schlegel vient de confesser ses idées sur le monde et la vie, sa sensualité, son amoralisme dans le roman de *Lucinde*. Le *Sternbald* de Louis Tieck exprime les aspirations

romantiques vers l'unité, la poésie, la beauté souveraine du passé catholique. Ces romans sont nés dans une certaine mesure du *Wilhelm Meister* de Goethe, que Novalis a longtemps admiré et étudié. Il décide à son tour que l'encyclopédie universelle, la nouvelle Bible qu'il avait formé le projet d'écrire, ne peut être qu'un roman. Son *Henri d'Ofterdingen* sera la réfutation du livre de Goethe, qui maintenant lui apparaît comme un pamphlet contre tout ce qui est beau, noble, religieux, un *Candide* lancé contre toute poésie. En face de cette oeuvre blasphématoire, où les muses sont des prostituées et des filles de théâtre, il veut tracer l'itinéraire du véritable poète. « Un roman, écrit-il, doit être tout poésie... Dans un livre réellement poétique, tout semble si naturel et cependant si merveilleux. On croit que les choses ne peuvent pas être autrement et qu'on a sommeillé jusqu'à ce jour sans voir le monde... » Mais le conte – *maerchen* – est un moyen d'expression plus parfait encore et plus pur, car : « C'est à cause de la faiblesse de nos organes et de notre grossièreté que nous ne nous connaissons pas dans un univers féérique. Tous les contes ne sont que des rêves venus de la patrie, qui est partout et nulle part. Nos facultés les plus hautes, qui un jour deviendront des génies pour réaliser nos volontés, sont aujourd'hui des muses, qui nous rafraîchissent de doux souvenirs au long de notre triste route. »

Il donne à son héros le nom du trouvère Souabe qui aurait été vaincu au tournoi de la Wartbourg : Henri d'Ofterdingen. Le cadre extérieur, très simple, est celui d'un voyage entrepris par Henri et sa mère. Le monde se révèle au jeune pèlerin. Novalis lui fait rencontrer un grand savant à l'image du géologue Werner et un grand poète olympien à l'image de Goethe. Des poèmes d'un style populaire, charmant et simple s'intercalent dans le récit : hymnes des croisés à la Sainte Vierge, romance de la jeune captive sarrazine, chanson à boire, chant symbolique des mineurs. Henri pénètre dans une mine et nous avons pu retrouver chez Pierre Termier, quelques-unes de ses méditations : « Lorsque je considère ces étranges et vieux ossements qui sont amoncelés ici en telle quantité, lorsque je pense aux temps sauvages où ces animaux bizarres et monstrueux se pressaient en troupeaux compacts dans ces cavernes, traqués peut-être par l'épouvante et par l'angoisse pour trouver ici la mort, lorsque, ensuite, je monte aux époques où ces cavernes elles-mêmes se formèrent et où des flots d'une étendue inconcevable recouvraient la terre, alors je m'apparais à moi-même tel qu'un rêve de l'avenir, tel qu'un enfant de la paix éternelle. Combien douce et claire est, en face de ces âges violents et gigantesques, la nature d'à présent... »

Enfin, des contes. Et le roman lui-même, insensiblement, vient à se confondre avec les contes qui s'insèrent dans sa trame. Celui de la fleur bleue n'en est-il pas la clé ? Le père d'Henri l'a déjà vue autrefois en rêve ; aux premières pages du livre, c'est le tour du fils : « ...Ce qui l'attirait avec une puissance irrésistible. C'était une fleur d'un bleu lumineux, qui se dressait, svelte, près de la source qu'elle frôlait de ses pétales scintillantes... Lui, cependant, ne voyait que la fleur bleue et il la contemplait longuement avec une tendresse inexprimable. Il voulut enfin s'en approcher quand soudain elle se mit à bouger et à se transformer à ses yeux. Les feuilles, plus brillantes, se serrèrent contre la tige qui grandissait et la fleur s'inclina vers lui, découvrant entre ses pétales un large calice où flottait un visage délicat. Son doux émerveillement grandissait à mesure de cette métamorphose étrange, quand soudain la voix de sa mère l'éveilla. Et il se trouva dans la chambre familiale que doraient déjà les feux du matin. » Le conte terminant la première partie, la seule que nous possédions achevée, est une allégorie longue et compliquée, qui, malgré son désir de combattre le rationalisme, est aussi froide et ennuyeuse que les contes philosophiques imaginés par un Diderot ou un Marmontel. Du reste Novalis avoue l'avoir composée dans sa jeunesse et insérée là par la suite.

La seconde partie du roman devait exposer la prise de possession du monde par le poète, dont on avait suivi les années de formation. Le plan, fort vague encore, quoiqu'en ait écrit Louis Tieck, se distendait démesurément, englobant physique, sciences de la nature, philosophie, religion, histoire universelle. Les dernières notes du journal intime, que Novalis reprend quelque temps avant sa mort, tracent fiévreusement un programme immense de lectures historiques. Comme parfois les tuberculeux, il traverse des périodes d'ardeur, d'activité effrénée. Il voudrait, naïvement, être très riche, gagner beaucoup d'argent, se procurer des protecteurs puissants. Il fréquente à Freiberg la maison d'un professeur, von Charpentier. Au début de 1799, il s'est fiancé à la plus jeune des filles, Julie, qu'il a hâte d'épouser. C'est une bourgeoise robuste, raisonnable et rien moins que sentimentale, qui a jugé que le jeune baron était un parti avantageux. Elle s'est apitoyée sur son sort et l'a conquis sans peine. Novalis a craint un instant d'être infidèle à Sophie, mais il se persuade que ses deux fiancées ne sont devant Dieu qu'une seule et même femme, qu'il était prédestiné à aimer. Tout est donc pour le mieux. Il développe du reste cette rêverie au cours de son roman. Le 4 février 1800, il est nommé assesseur à la direction des salines de Dürrenberg ; il n'a plus de soucis matériels. Mais la maladie reparait. Sa fiancée le voyant condamné, se livre sous ses yeux à un

manège de coquetterie avec son frère cadet, car elle veut avant tout un époux. Il crache du sang et n'ignore pas qu'il mourra bientôt. Il a peur ; il est plus que jamais tenté de vivre son rêve de quiétude sensuelle et spirituelle. Il pensait qu'« on peut par le futur, sauver et anoblir le passé ». Mais voici que le temps lui manque, et la force. Un seul geste est encore possible : se placer dans la main de Dieu. D'avril à octobre, il note ses angoisses, ses résolutions :

« Être attentif à Dieu et prendre garde à tous les instants où le rayon d'une certitude et d'un apaisement céleste fait irruption dans notre âme... » Cela est encore trop compliqué. Le 23 avril, une seule phrase : « Où donc un enfant dormirait-il avec plus de sécurité que dans la chambre de son Père » Le 27 juillet : « Je ne veux pas me plaindre, mais élever un cœur joyeux, me déclarer satisfait du cours de ma vie... Toute angoisse vient du diable. Le courage et la joie viennent de Dieu... Le malheur, c'est la vocation d'aller à Dieu... Lorsque l'âme est en paix, le corps ne tarde pas à se calmer. Quelle honte si l'on ne pouvait acquérir assez de maîtrise sur son propre esprit pour se forcer à penser ce que l'on veut. Demande à Dieu qu'il te vienne en aide, qu'il te facilite l'oubli de ces pensées angoissantes... » Le 6 septembre : « Si seulement on pouvait se dire bien nettement que l'angoisse est d'origine corporelle... Dieu connaît la durée de ma maladie, car toute maladie a sa durée. Fais comme l'enfant bien sage, c'est ce qu'il y a de mieux. Rien n'est plus difficile que de se prendre soi-même en patience et de supporter sa propre faiblesse. Dieu vient en aide à tout. »

Le 16 octobre enfin : « ...On obtient tout par la prière ». Il meurt le 25 mars 1801. Louis Tieck raconte qu'à six heures, il demanda quelques livres à son frère, pour y vérifier un passage, fit apporter son déjeuner et parla gaiement jusqu'à huit heures. Vers neuf heures il pria son frère de lui jouer un morceau de clavecin, pendant lequel il s'endormit. Frédéric Schlegel arriva bientôt après et le trouva reposant tranquillement ; « ce sommeil dura jusqu'à midi, heure où il trépassa, sans le moindre mouvement, conservant dans la mort l'aimable visage qu'il avait d'habitude ». Et Schlegel ajoute : « ...l'on ne croirait pas qu'il fut possible de mourir avec tant de douceur et de beauté. »

Pendant quelques années, ses amis organisèrent autour de sa mémoire une légende touchante. Les jeunes gens vinrent en pèlerinage sur sa tombe. Puis on l'oublia. Frédéric Schlegel et Charles de Hardenberg, qui fut poète lui aussi et mourut jeune, se convertirent à la religion catholique.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES



L'Œuvre de Novalis

« La Poésie est le Réel absolu »
Novalis

Ceux qui aiment Novalis ne sauraient parler de lui sans une émotion presque religieuse ; peu d'êtres se sont élevés au-dessus de leur époque dans un rayonnement aussi pur. Comme en face des toiles de Raphaël, on éprouve devant l'œuvre de ce poète le contact d'une réalité divine. Ce sentiment a dicté à Maeterlinck les pages inoubliables, toutes de lumière, qu'il a consacrées à Novalis, « enfant émerveillé et mélodieux », « ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs »...

A maintes reprises, Novalis a tracé un portrait idéal de lui-même, et c'est cette image que nous retrouvons lorsque nous rêvons de lui. Dans les « Disciples à Saïs », il est un enfant qui cherche des cailloux et des coquillages, « *poursuit inlassablement les choses naturelles, rapproche chaque merveille d'autres merveilles, cherche à déchiffrer partout le grand langage de la Nature* ». Il écrit lui-même que pour comprendre la nature il faut « *une attention soutenue à chacun de ses traits et de ses signes, une vie intérieure de poète, des sens exercés, une âme simple et religieuse...* ». Et rien ne pouvait, mieux que ces paroles, définir les aptitudes uniques dont il était doué.

Autre part, dans une de ses plus pénétrantes poésies, il nous conte la rencontre de son être demeuré enfantin avec l'antique et secrète sagesse de l'humanité, personnifiée par Jacob Bøehme.

Mais il serait faux de voir en Novalis un représentant attardé de croyances anciennes, de mysticismes surannés. Notre critique superficielle a vite fait de le cataloguer dans la série des illuminés, et de ne lui pardonner son goût de l'invisible qu'en raison de sa puissance poétique.

Le mysticisme qui noie l'œuvre de Novalis d'une auréole d'émotion et de grandeur, cette religion de l'amour dont il a fait le sens de l'univers entier, ne doivent pas faire oublier les fondements scientifiques essentiellement modernes sur lesquels il repose. Par sa culture intellectuelle, Novalis se distinguait profondément des mystiques, qu'il appréciait sans doute, mais dont il voulait remplacer la méthode purement sentimentale par une discipline nouvelle.

L'essor que prenait, en son temps, chacune des branches de la science, sollicitait avant tout son intérêt et sa passion. Il allait de l'une à l'autre, étudiant les découvertes récentes de la géologie, de la physique, de la médecine et de la psychologie. Ses « Fragments » tentent de constituer une synthèse de toutes les sciences, unies par des rapports vivants, devenues une continuité organique qui englobe l'esthétique, la morale et la « magie ».

Tel est le caractère unique de l'œuvre de Novalis, que la poésie et la science ne s'y peuvent plus distinguer. D'une part, sa poésie, qui ne saurait rien avoir d'un jeu littéraire, est considérée par lui comme atteignant le sommet du réel, comme livrant la clef des grands secrets de l'univers. D'autre part, sa science est traitée avec tant d'amour et tant de vrai réalisme qu'elle devient une poésie plus intense et plus grandiose que la première.

Cette connaissance qui est à la fois légende et vérité, religion et raison, n'est-elle pas une réponse aux besoins les plus essentiels de l'homme moderne? Car nous souffrons de ce que les siècles derniers ont coupé le pont qui reliait les deux pôles de notre existence, de ce que la religion s'est enfermée dans le domaine de la foi et du sentiment, tandis qu'une science matérialiste prétendait embrasser tout ce qui est connaissable.

Déçus par l'aridité de cette science, qui ne comprend en réalité que les choses inanimées, nous aspirons à l'élargir de telle sorte qu'elle satisfasse aussi bien notre désir de certitude que la vie de notre cœur. Novalis est un de ceux qui ont éperdument cherché et voulu cette science nouvelle, cette science qui cesse de s'abstraire en formules mécaniques, qui cesse de « tuer la vie pour l'étudier » comme le disait Goethe. Il a voulu la remplacer par une connaissance tout aussi exacte et tout aussi raisonnable, mais qui tienne compte de

l'âme et de l'esprit autant que de la matière, qui relie l'homme à l'univers par mille liens pathétiques, qui devienne une source inépuisable d'enthousiasme et de moralité.

Ne nous arrêtons pas à ce qui peut sembler étrange ou erroné dans l'œuvre de Novalis. Voyons-y l'effort magnifique que fit un adolescent pour recréer la vie spirituelle de l'humanité. La fécondité et la vérité de cet effort se dévoilent lorsqu'on le rapproche des tentatives qui furent faites par la suite. Je songe tout particulièrement à la « science spirituelle » que Rudolf Steiner a établie durant ces trente dernières années, et qui se trouve confirmer d'une manière grandiose les moindres pressentiments, les moindres intuitions de Novalis.

La méthode même de Novalis se rapproche, en plus d'un point, de celle que Rudolf Steiner a préconisée. Novalis écrit « *Le monde de l'esprit nous est toujours ouvert, il est toujours manifeste autour de nous. Si nous devenions suffisamment souples, nous nous verrions environnés par lui. Une méthode qui remédie à nos lacunes ? Jadis, c'étaient les jeûnes et les purifications morales. Aujourd'hui, ce sera sans doute la méthode fortifiante.* »

C'est donc par un progrès en force et en souplesse, par une nouvelle acquisition de la pensée consciente, et de l'indépendance volontaire, que l'homme moderne parviendra aux connaissances de l'invisible, que dispensaient jadis des initiations mystérieuses. Par cette idée fondamentale, Novalis se montre parfaitement notre contemporain. Il brise avec les mysticismes basés sur l'inconscient, avec les extases et les hypnoses qui apparaissent à l'homme de nos jours comme des diminutions malades de sa personnalité. Il ouvre, à la conscience lucide et à la liberté de l'homme moderne, une nouvelle voie vers les mondes spirituels.

Novalis possédait « *une merveilleuse faculté de rencontrer le sens de la Nature* », et son œuvre déborde d'observations belles et touchantes. Son don le plus remarquable était celui de découvrir des rapports. Il enchaîne et unifie les domaines les plus divers, il nous présente une image splendide de l'univers recréé par la pensée de l'homme en un vaste organisme. Que dire de ces paroles inoubliables qui caractérisent le mystère des rochers et des pierres, la vie profonde du globe, – puis, la magie mobile et voluptueuse de l'eau, que Novalis aimait par dessus tout parce qu'il y voyait l'image de l'état primordial des choses, de l'unification et de l'amour ? Viennent ensuite les plantes et les animaux, que Novalis étudie dans leur enchaînement cosmique avec toute la vie de la terre et du ciel. Puis Novalis définit les diverses productions de l'esprit humain, les divers degrés de son évolution vers la conscience. Les phrases que réalise l'homme sont la phase *morale*, la phase *géniale*, et enfin la phase *magique*.

Il est important de comprendre ce que Novalis entend par la *magie future*, dont il fait notre but suprême, le terme de l'histoire terrestre : « *La connaissance humaine, écrit-il, doit devenir une harmonisation de notre intelligence et de notre univers, qui nous rende semblables à Dieu* » et, autre part : « *L'homme totalement conscient est le voyant* », « *Le mage sait animer la Nature et s'en servir comme de son propre corps.* » De cette faculté résulte un devoir grandiose : « *Nous avons une mission, nous sommes appelés à façonner la Terre* ».

Cette doctrine est celle que Novalis a appelée « *la moralisation de la Nature* ». L'homme, appelé à conquérir le pouvoir magique, qui est l'identification de sa pensée et des forces du monde, transfigurera ce monde lui-même, l'amènera tout entier à l'état d'être moral, lui fera gravir les degrés de la Personnalité. Car la Personnalité, pour Novalis, est le but de toutes choses. L'univers tend à elle depuis les origines. Et cette Personnalité se nomme Dieu, ou Christ.

Il est certainement difficile de suivre Novalis dans les spéculations mystiques où l'entraîne son esprit complexe, ardent, pénétré de diverses influences dont celles de Schelling et de Fichte sont les plus apparentes. Mais ce que ses vues philosophiques laissent obscur, s'éclaire merveilleusement dans sa poésie. Elle est la véritable révélation de ce que cet adolescent apportait au monde. L'accent chrétien de ses « *chants spirituels* » n'a jamais été surpassé en candeur mélancolique, en confiance fervente ; des visions splendides s'ouvrent à la lumière de la résurrection du Christ, et nous entraînent vers l'âge d'or futur auquel nous devons tous participer. Les « *Hymnes à la Nuit* », que l'on ne peut s'empêcher de préférer à tout le reste de son œuvre, nous rappellent le destin triste et grave qui fut celui de Novalis : la mort précoce de sa fiancée Sophie, cette initiation par la douleur, qui ouvrit au poète les mondes secrets de l'âme, et le conduisit d'éblouissement en éblouissement jusqu'à sa propre mort. Ces sphères intérieures de la méditation, où l'existence humaine, loin de s'affaiblir, s'amplifie à l'infini, Novalis les nomme « *nuit* » et leur consacre des louanges magnifiques. En cette « *nuit* », qui est la lumière de la régénération, il voit apparaître l'essence spirituelle de sa bien-aimée, puis, peu à peu, cette figure personnelle s'évanouit dans le rayonnement de l'amour lui-même, qui est le Christ.

Sur le « *Journal intime* » que tenait Novalis durant les derniers mois de sa brève vie, on trouve ces deux mots écrits peu avant de mourir : – Sophie... Christ –.

Comme on le voit, toute la destinée et toute la figure de Novalis portent une empreinte de pure douceur, de hauteur presque céleste. Tout en lui nous conduit vers plus de lumière et plus

d'espérance. Ainsi passent de temps à autre, sur notre terre, des êtres d'une qualité exquise, qui disparaissent aussitôt en nous laissant la trace lumineuse de leur regard. De tels êtres nous apportent le souvenir de notre patrie spirituelle. Une vénération infinie leur est due.

Germaine CLARETTE³.



LES CHANTS SPIRITUELS

(Traduction de Maurice Pujot)

V

Si je ne possédais que lui, s'il était seul à moi, si mon cœur jusqu'au tombeau n'oubliait jamais sa foi, je ne connaîtrais pas la souffrance, je n'éprouverais jamais que dévotion, amour et joie.

Si je ne possédais que lui je laisserais tout volontiers ; mon bâton de voyageur à la main, je ne suivrais plus que mon maître ; je laisserais les autres cheminer tranquillement sur les routes larges, lumineuses et remplies de monde.

³ Auteur de nombreuses traductions, en particulier d'ouvrages de Rudolf Steiner, Germaine Claretie (1895-1982), elle-même anthroposophe, a publié une traduction du *Journal intime* de Novalis : Novalis, *Journal intime* suivi des *Hymnes à la Nuit* et de *Maximes inédites*, Stock, Paris, 1927.

Si je ne possédais que lui je m'endormirais avec joie ; le flot de son cœur me serait un doux rafraîchissement qui, par une douce infiltration attendrirait et pénétrerait tout.

Si je ne possédais que lui, je posséderais aussi le monde, heureux comme un enfant du ciel qui tient le voile de la vierge. Plongé dans la contemplation je ne pourrais pas avoir peur de la terre.

Là où je ne possède que lui, là est ma patrie ; et chacune de ses faveurs est comme une part du grand héritage ; là je retrouve parmi ses disciples des frères depuis longtemps perdus.

VI

Quand même tous te seraient infidèles, je te resterais pourtant fidèle, afin que la reconnaissance ne disparaisse pas de la terre. Pour moi tu es allé à la souffrance, tu expiras pour moi dans la douleur ; voilà pourquoi je te donne avec joie pour l'éternité ce cœur.

Je dois souvent pleurer amèrement de ce que tu es mort, et de ce que beaucoup des tiens t'oublent durant toute leur vie. Transpercé du seul amour, tu as tout fait pour nous et pourtant ton écho cesse de résonner dans les âmes, et personne n'y songe plus.

Tu te tiens encore et toujours auprès de chacun avec ton fidèle amour, et lorsque personne ne te reste fidèle, tu restes pourtant fidèle à chacun ; le plus fidèle amour est vainqueur à la fin ; on le connaît à son tour ; on pleure amèrement, et, comme des enfants repentants, on vient embrasser ses genoux.

Je t'ai connu ; oh ! ne m'abandonne pas ; attache-moi intimement à toi pour l'éternité. Un jour mes frères lèveront de nouveau les yeux vers le ciel, et ils se laisseront tomber, pleins d'amour, sur ton cœur.

Georg von Arnheim



Sophie von Kühn

*

Au lecteur de savoir qu'on ne lit pas un poète pour
se prendre aux mots, mais pour aller où ils disent :
l'œuvre n'est pas en eux, mais dans l'itinéraire
vivant dont ils sont la légende.

Armel Guerne

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

NOVALIS ET LE ROMANTISME ALLEMAND

Il est peu d'époques intellectuelles aussi confuses, aussi turbulentes, aussi riches en luttes littéraires, en manifestes copieux, que celle qui eut pour théâtre, en Allemagne, les cinq dernières années du XVIII^{ème} siècle et le début du XIX^{ème} siècle.

Dans cette période, qui va de 1795 à 1815 environ, s'inscrivent les œuvres de ces bouillants précurseurs qu'on nomme communément les premiers romantiques allemands, et qui eurent pour chef Frédéric von Hardenberg, plus connu en littérature sous le pseudonyme de Novalis.

En France, l'attention des lettrés semble, ces derniers temps, s'être portée avec complaisance vers cette mystérieuse et si captivante physionomie intellectuelle et morale. On connaît les études de MM. Spenlé et Delacroix sur Novalis. Dans son livre sur Frédéric Schlegel [*sic*], M. Rouge n'a pu passer sous silence l'auteur des Disciples à Saïs. MM. Maeterlinck, Pujol, Polti et Paul Morisse nous ont offert de bonnes traductions de cette œuvre idéaliste. L'intérêt de pareils travaux se comprend aisément. Avant de pouvoir saisir dans une vaste synthèse d'idées l'esprit et la qualité du romantisme en Allemagne, on a dû préparer les matériaux de cette synthèse au moyen de monographies successives. Or, d'instinct, chaque historien littéraire de cette période s'est porté avec complaisance vers Novalis, centre du romantisme allemand. D'autres contemporains, comme Tieck, furent plus spirituels. Certains, tel Frédéric Schlegel, plus copieux et plus théoriciens. Aucun n'a eu un rayonnement égal à celui-ci. C'est en Novalis, malgré les imperfections de ses livres fragmentaires, que le romantisme se mire et prend conscience de ses tumultueuses aspirations.

On connaît la vie de Frédéric von Hardenberg. Elle fut courte et chargée de peu de matière. Mais, dans cette sensibilité malade, les moindres événements extérieurs ont des prolongements curieux et tendent à l'exaltation de qualités mystiques héréditaires. Son père et sa mère lui lèguent des nerfs usés, et partant incapables de réagir contre le milieu ambiant. L'extraordinaire développement de ses facultés affectives lui fera préférer le cœur à la raison, la métaphysique à l'expérience. En quête de vie totale, de plénitude et d'idéal, Novalis se précipite vers les aventures, les amitiés, les études les plus propres à exalter sa fièvre d'émotion.

Au cours d'un voyage en Thuringe, le poète s'éprend d'une toute jeune fille, Sophie von Kühn. Aussitôt toutes ses pensées, tous ses rêves, tous ses désirs insatisfaits sont reportés sur cette fraîche et tendre fiancée. La petite rose de Grüningen devient le centre, comme l'idéal incarné des aspirations indéfinissables, des élans de Novalis vers je ne sais quelle unité de vie supérieure. En son âme troublée s'identifie l'amour de l'absolu et l'amour de la femme, la matérialisation terrestre de la conscience universelle. Dans une lettre bizarre où il apprend ses fiançailles à son ami Frédéric Schlegel, Novalis s'exprime ainsi : « Mon étude favorite s'appelle au fond comme ma fiancée : *Sophie* est le nom de celle-ci, philosophie est l'âme de ma vie, la clé de mon moi le plus intime. Depuis que j'ai fait la connaissance de la première, je suis tout à fait amalgamé avec l'étude de cette dernière. »

Ce qui caractérise précisément le romantisme allemand, c'est l'influence exercée par la philosophie sur les lettres. Il importe peu de s'interroger ici pour savoir si Novalis et Schlegel n'ont pas tenté une adaptation illégitime du système de Fichte, et si ce dernier n'eut pas raison de désavouer ses disciples intempérants. Il demeure acquis que la *Wissenschaftslehre* donna à la génération de 1795 sa direction et son élan.

Au sortir de l'atmosphère étouffante du XVIII^{ème} siècle, et du rationalisme un peu froid de l'*Aufklärung*, les esprits sentaient le besoin de s'aérer, de respirer plus librement. L'intelligence avait réduit sous sa loi tous les élans de l'âme ; le cœur ne devait pas tarder à prendre sa revanche. Déjà la première secousse romantique s'était manifestée avec *Werther*, *Götz von Berlichingen* et les *Brigands*, période de trouble et de combat qu'on appela *Sturm und Drang*. Mais, d'un commun accord, Schiller et Gœthe comprennent que le devoir du poète est de contenir sa verve lyrique, au lieu de la dissiper en violences folles, et de parvenir à la sérénité classique.

Novalis et ses contemporains se mettent d'abord à la remorque de Goethe, puis déçus par sa grandeur un peu froide d'Olympien, ils l'abandonnent pour Schiller, moins ordonné et plus philosophe. A son tour l'auteur des *Brigands* sera répudié comme trop réactionnaire.

En 1794, Fichte professe et publie sa *Théorie de la science*. Ce livre est une date dans l'histoire du romantisme. Par son idéalisme absolu et suggestif, la *Wissenschaftslehre* libère le moi de toutes les contraintes, de toutes les entraves contingentes. La nature, les choses, c'est l'esprit qui s'objective en prenant conscience de lui-même, mais la « chose en soi » niée par Kant, c'est le moi subjectif, créateur de tout, souverain maître. Par ainsi le moi, la personne acquièrent une puissance illimitée. « Ce qui est primitif, irréductible, absolu, c'est le Moi, déclare M. Spenlé, qui paraphrase Fichte ; le monde sensible n'existe qu'autant qu'il s'oppose à ce moi et le limite ; il est un « non-moi » et rien de plus ; son existence est donc toute négative. »

Fichte fut le Bergson de cette génération. Sa métaphysique, qui biffe résolument la réalité extérieure et qui donne au moi créateur une autonomie absolue, fut accueillie avec enthousiasme par la jeunesse. Une pareille doctrine est féconde en aperçus lyriques de toute nature. « Qu'on suive, déclare Rouge, l'évolution de Frédéric Schlegel le critique ; de Baader le physicien, de Novalis le poète, ou de Schleiermacher le théologien, on les voit tous tourmentés d'une même soif de connaissance totale, absolue, définitive. » La formule de la nouvelle esthétique était trouvée. Il s'agissait pour la jeune génération, avide de poésie, de mettre à la place des vieux concepts rationalistes, un idéalisme intérieur, un moi profond qui porte en lui sa foi, sorte de démiurgie capable de tout éclairer de sa lumière propre.

Jusqu'alors Novalis avait fait du *Wilhelm Meister* de Goethe le bréviaire de toute vie d'artiste. Mais ces *Années d'apprentissage*, après la lecture de la *Wissenschaftslehre*, lui parurent ternes et entachées d'un bas naturalisme. Il appelle le livre de Goethe « un Candide dirigé contre la poésie ». Désormais il répudie tout ce qui sent le prosaïsme et « l'athéisme artistique ». « Kant n'est plus à la hauteur », écrit l'auteur des *Hymnes à la Nuit* à ses correspondants romantiques. Il se croit le véritable continuateur de Fichte. « Il ne serait pas impossible, dit-il, que Fichte fût l'inventeur d'une manière toute nouvelle de penser qui n'a pas encore de nom dans la langue courante. Peut-être l'inventeur lui-même n'est-il pas sur son propre instrument l'exécutant le plus habile et le plus ingénieux, encore que

je n'affirme pas la chose. Mais il est vraisemblable qu'il se rencontrera des hommes qui sauront mieux « fichtiser » que Fichte. »

Cette nouvelle méthode de penser se nomme l'intuitionnisme. Fichte distinguait entre l'intellect ou *Verstand* qui est, dit-il, « une faculté improductrice, inerte de l'esprit, le simple réceptacle de tout ce qui est et sera déterminé par la Raison » et la Raison ou *Vernunft* « sorte de faculté métaphysique, supra-sensible et supra-intellectuelle ». A leur tour, Novalis et les romantiques accusèrent le divorce entre l'entendement discursif et l'activité créatrice de l'esprit. Bientôt la philosophie de Fichte ne les satisfait plus. Le protestantisme du savant, son retour à un rationalisme rigoureux, son mépris de l'esthétique devait vite décourager de trop prompts, de trop fougueux disciples. On se tourne alors vers Jacobi et Schelling dont la doctrine donnait libre cours aux tendances mystiques et néoplatoniciennes des romantiques.

Ceux-ci donc ne se contentèrent pas de tourner en ridicule ce que Novalis nomme « l'intellect pétrifiant », ils remplacèrent le mot *Vernunft* par celui de *Gemüth*. Au centre du moi ils installèrent le cœur avec tout ce que ce mot comporte de sens intuitif et émotionnel. Parti de la philosophie de Fichte, Novalis en vient à diviniser le moi esthétique, à en faire la substance de toute réalité. « Son génie poétique exige que le fond de la Nature soit Génie et Poésie », déclare M. Delacroix. Entendue de la sorte, la poésie, émanation du moi subjectif et sentiment pur, doit, pour Novalis, nous mener plus près de l'âme des choses que ne le fait l'intelligence constructive. « Le poète est plus près de comprendre la nature que le philosophe. » Il dira encore : « La poésie est le réel absolu. Plus une chose est poétique, plus elle est vraie. »

Cet idéalisme magique, de caractère émotionnel et diffus, ce subjectivisme poétique, cet intuitionnisme absolu, est la base de l'oeuvre de Novalis. Qu'on relise le *Disciple à Saïs*, *Henri d'Ofterdingen* ou les *Hymnes à la Nuit*, on retrouvera en chacun de ces ouvrages l'exaltation du moi en quête d'absolu et le principe d'une méthode mystique. Aucun de ces livres n'est achevé. S'il avait vécu plus vieux, le doux poète se serait sans doute rangé à une esthétique plus sage, moins impulsive et aurait enfin écrit le chef-d'œuvre qu'on attendait de lui, ce *Wilhelm Meister* tant désiré de la nouvelle génération. La mort le surprit au milieu de projets sans nombre. Une maladie éminemment romantique, la phthisie, l'emporta le 25 mai 1801, dans sa trentième année. Aussi bien ses livres fragmentaires, entachés d'un fâcheux ésotérisme, nous intéressent-

ils moins en eux-mêmes que comme la plus belle manifestation de l'esprit de la génération de 1795. C'est à ce titre d'expression d'une curieuse époque qu'ils demeureront. Novalis éveilla la conscience de ses contemporains, et la méditation de ses doctrines nous permet de déterminer plus aisément les rapports du romantisme allemand et du romantisme français.

*

Le XVIII^{ème} siècle français ne fut pas étranger à ce renouveau idéaliste en Allemagne. En effet, à côté de nos encyclopédistes il y a Rousseau. Si le rationalisme des premiers hâte le mouvement intellectuel de l'*Aufklärung*, Rousseau, au contraire, très lu par la jeune génération, est le ferment spiritualiste qui fait lever les enthousiasmes. Mais ces enthousiasmes demeurent d'abord respectueux de la tradition classique. M. Lévy-Bruhl a fort bien remarqué le respect des premiers romantiques allemands pour l'antiquité. Tous sont des hellénistes et des érudits formés à l'école de Lessing. Schlegel ne cherche en premier lieu qu'un idéal esthétique plus complet, plus élevé et plus moderne. De son côté Hugo et ses partisans commencent par chanter le catholicisme et la royauté. Mais cette sagesse, de part et d'autre, est de courte durée, et c'est d'ailleurs le seul point de contact entre les deux romantismes.

Le romantisme allemand, à l'approfondir dans ses origines, diffère *loto caelo* du romantisme français. Sans doute ce dernier exalte aussi l'individualisme et le sentiment poétique, mais il manque à l'esthétique de Hugo ce fondement métaphysique qui constitue l'originalité du romantisme allemand. Lorsque Novalis parle du sentiment, il entend une lumière supérieure à la clarté de la raison, capable d'éclairer les profondeurs de notre moi absolu et de faire rayonner en notre esprit les plus hauts sommets de l'Être. Il s'agit là d'une faculté nouvelle, source de connaissance immédiate, dont le fondement est métaphysique et qui a pour but de révéler l'inconnaissable. Cette théorie fait le fond de la philosophie de Jacobi. Au contraire, lorsqu'Hugo parle du sentiment, il entend ce mot dans un sens beaucoup plus simple et purement affectif. Les romantiques français n'ont jamais cherché à étayer leur esthétique sur un système spéculatif ou sur une théorie de la connaissance. La plupart du temps ils traduisent le mot sentiment par celui d'imagination et ne s'efforcent pas d'identifier dans le même

concept l'idéal et le réel. Le sentiment n'est pour eux que l'expression de la fantaisie individuelle, le pouvoir de suivre librement les caprices de son esprit et d'en marquer les arabesques. Si les romantiques français sont moins obscurs que leurs frères d'outre-Rhin, ils sont aussi moins profonds et moins puissants.

A dire le vrai, nos poètes de 1830 n'ont jamais connu Novalis, ni Tieck, ni Schlegel, et pas plus Jacobi que Fichte ou Schelling. La répugnance bien connue des Français pour toute spéculation métaphysique un peu poussée leur interdisait la compréhension de l'esthétique allemande contemporaine. De plus l'histoire des littératures comparées était encore peu pratiquée ; nos romantiques furent assez ignorants des faits intellectuels de leurs voisins. A ce propos le livre de Mme de Staël apparaît une exception dans l'histoire littéraire du début du XIX^{ème} siècle. Encore que De l'Allemagne soit un livre de vulgarisation et qu'on puisse le comparer aux interviews d'un Jules Huret⁴, par exemple, cet ouvrage était beaucoup trop fort, bien trop riche d'idées spéculatives, pour être assimilé d'un trait par les cerveaux primesautiers de nos poètes. Le livre impressionna par les détails, bien plus que par le fond même des théories exposées. Nos romantiques français ne virent dans le mouvement littéraire allemand que l'exaltation du gothique et qu'un retour enthousiaste aux légendes du moyen âge. Toute la partie essentielle, c'est-à-dire la philosophie transcendante du moi, la méthode intuitive, l'idéalisme subjectif leur échappa. Par romantisme allemand le cénacle d'Hugo entend Goethe et Schiller qui ne sont plus romantiques, et peut-on dire que Goethe et Schiller aient été appréciés chez nous à cette époque ? On ne connaît d'eux que leur théâtre et c'est, sur notre théâtre, en effet, que l'influence allemande se fait sentir. Nous sommes à ce point de vue, créanciers d'un Schiller, vulgarisé à cette époque par Camille Jordan⁵. Mais que dire de Faust que Benjamin Constant appelle « une dérision » et que Mme de Staël appelle un « rêve ». Quant à la poésie lyrique allemande, elle est alors tout à fait ignorée.

Ainsi donc entre 1820 et 1830, Comme le remarque M. Texte, la littérature allemande est moins pour la France un objet d'imitation qu'un instrument d'émancipation. On n'entend rien à l'esprit german, mais on sent obscurément que cette littérature étrangère apporte des sentiments nouveaux ; aussi l'aime-t-on plus qu'on ne la comprend.

⁴ [Journaliste français (1864-1915).]

⁵ [Écrivain, homme politique français (1771-1821).]

Ce n'est qu'après 1830 que nous acquérons quelques notions de littérature comparée et qu'on lit la poésie lyrique allemande, grâce à Henri Heine. Mais ce dernier avait plus de goût pour les Français que pour ses compatriotes, aussi les a-t-il franchement calomniés et n'a-t-il offert à nos poètes, qu'une caricature grossière du premier romantisme allemand. Somme toute, le lyrisme français demeure original même après les traductions de Nerval, Deschamps et Quinet. Un seul Allemand a agi sur nous : Hoffmann, qui ne fait d'ailleurs pas partie de la génération de Novalis. Cet homme bizarre, dont la vie s'était écoulée entre l'alcool et le rêve, semblait le digne fils de cette Allemagne qu'un critique a appelé la patrie des hallucinations. « Mieux que tout autre, écrit M. Texte, son inquiet génie répondait à l'idée que se faisaient les Nerval, les Musset, de l'inspiration poétique. Personne n'avait mieux, réalisé l'idéal du poète purement sensitif ; de celui qui passe sa vie dans une perpétuelle oscillation de l'ironie au mysticisme, du sarcasme au baquet de Mesmer ». Ces qualités ne pouvaient manquer d'enchanter nos poètes, alors épris de fantastique ; aussi, peu de livres ont eu plus de succès chez nous que les *Contes* d'Hoffmann.

Somme toute, le romantisme français ne doit presque rien au romantisme allemand. Il lui a emprunté son goût pour l'étrange, son amour du gothique et de la légende, mais là s'arrêtent ses emprunts. Les véritables romantiques allemands, Novalis en tête, demeurèrent inconnus en France. On confond alors les époques ; on lit Goethe et Schiller qui appartiennent à la génération précédente, puis Hoffmann dont l'étrange vie et la tournure fantastique d'esprit fascinent. Mais même quand il emprunte, le romantisme français transforme ses emprunts. Jusque dans les plus grandes audaces de l'école, on retrouve un goût d'ordre, de règles et de limites, marque indélébile de l'esprit national. Jamais les contemporains de Hugo ne se seraient entendus avec Novalis, disciple de Fichte, et n'auraient accepté cette idée de l'auteur des *Hymnes à la Nuit* : « La distinction de la philosophie et de la poésie n'est qu'apparente, et à leur commun préjudice » ; preuve que le génie français et le génie allemand poursuivent un idéal d'art fort différent et que leur double esthétique ne se compénètre pas.

T. DE VISAN



NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Document biographique

- Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, la Colombe, Paris, 1956.

Documents littéraires et témoignages

- Germaine Claretie, « L'œuvre de Novalis », *Revue mondiale* (ex *Revue des revues*), 15 octobre 1925.
- Novalis, *Chants spirituels V & VI*, traduction par Maurice Pujot, *L'Art et la Vie*, mars 1893.
- Tancrède de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2014